



HAL
open science

**“ Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe ”. Le
récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie
méridionale (1843-1845)**

Virginie Tellier

► **To cite this version:**

Virginie Tellier. “ Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe ”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845). La Revue des Lettres Modernes, 2022, Le Voyage entre science, art et littérature, L. Bischoff, D. Méaux, S. Moussa (dir.), 10 (série Lire et voir, 7), pp.29-48. hal-03777689

HAL Id: hal-03777689

<https://hal.science/hal-03777689v1>

Submitted on 11 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Virginie TELLIER, « Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe ». Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

« ERRER, EN VRAIE KALMOUKE, À TRAVERS LA STEPPE » : Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845)

Nombreux sont les voyageurs, dès l'aube du XIX^e siècle, à traverser le territoire kalmouk, qui s'étend au Nord du Caucase au sein de l'Empire russe. Parmi eux, Jan Potocki en 1797, Benjamin Bergmann en 1802-1803, Alexandre von Humboldt en 1829, Adèle et Xavier Hommaire de Hell en 1839, Alexandre Dumas et Jean-Pierre Moynet en 1858 suivent tous un itinéraire comparable. Dans le cadre de cet article, nous nous concentrerons sur le voyage entrepris par les Hommaire de Hell. Adèle Hommaire de Hell, née Jeanne Louise Adélaïde Hériot, et son époux Xavier Hommaire de Hell, ingénieur et géographe, accomplissent un grand voyage dans le Sud de la Russie, entre 1838 et 1843, dont l'un des objectifs scientifiques est de mesurer la différence entre le niveau de la mer Noire et le niveau de la mer Caspienne, par la création d'une ligne de nivellement joignant les deux mers. L'itinéraire des époux se laisse facilement reconstituer, grâce à la carte gravée par Bouffard selon les indications de Xavier Hommaire de Hell à son retour. La traversée du pays kalmouk commence à Sarepta, avant qu'ils ne rejoignent par la terre Astrakhan¹, située à 400 kilomètres plus au sud en suivant le cours de la Volga. Ils en repartent presque aussitôt en sens inverse, par voie fluviale cette fois, pour gagner la résidence du prince Toumène, située sur une île de la Volga, à quelques kilomètres au nord du delta. Ils reviennent ensuite à Astrakhan, qu'ils quittent pour emprunter la route Astrakhan-Kizliar jusqu'à Houdouk, petite bourgade située sur la Kouma. Une première excursion les mène vers l'est, jusqu'à Koumskaïa, où la Kouma se jette dans la mer Caspienne. De retour à Houdouk, ils s'éloignent cette fois-ci vers l'ouest, à travers les steppes² kalmouks, pour une errance de près de six semaines. L'expédition les conduit jusqu'aux sources du Manytch, d'où ils espéraient rejoindre le Don, mais le Manytch est malheureusement à sec en cette saison, ce qui les contraint à renoncer à leur projet. Après deux dernières nuits dans un campement kalmouk, ils gagnent Vladimirovka, sur la Kouma, où ils retrouvent la « civilisation » et abandonnent leur escorte nomade.

Le vaste voyage entrepris en Russie du Sud entre 1838 et 1843, et dont l'épisode kalmouk ne constitue qu'une péripétie singulière, donne lieu à trois volumes accompagnés de deux albums, publiés sous le nom de Xavier Hommaire de Hell et sous le titre *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*. Xavier Hommaire de Hell souligne dans l'introduction que « [s]a femme, qui n'a reculé devant aucune fatigue pour [l]'accompagner dans la plupart de [s]es explorations, est devenue en France [s]a collaboratrice pour les travaux de rédaction. C'est à elle qu'appartient toute la partie pittoresque du voyage³ ». À la lecture des chapitres, il est relativement aisé de déterminer qui est l'auteur de chacun d'entre eux, les deux époux ayant fait le choix de parler à la première personne. Les marques grammaticales du masculin et du féminin apparaissent alternativement dans les chapitres rédigés par l'un ou l'autre époux, qui n'hésitent pas à mentionner leur conjoint ou conjointe de manière explicite. Le voyage en terre kalmouke occupe les chapitres XXI à XXIII du premier volume et les chapitres I à VI du deuxième. Adèle Hommaire de Hell prend en charge les chapitres XXI et XXII du premier volume et les chapitres I, II et VI du deuxième, qui constituent

¹ Jan Potocki, Alexandre Dumas et Jean-Pierre Moynet accomplissent le même trajet mais par voie fluviale en empruntant la Volga.

² Nous maintenons ici le genre masculin pour le mot « steppe », emprunt direct au russe que conservent les époux Hommaire de Hell conformément à l'usage dix-neuviémiste du terme.

³ Xavier Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, scientifique et historique*, Paris, Bertrand et Strasbourg, Vve Levrault, tome 1, 1843, p. vi-vij. [Les renvois se feront désormais dans le texte sous la forme abrégée *Les Steppes* 1].

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

la partie narrative du récit de voyage. Après la mort de son époux, l'autrice publie chez Hachette en 1860, sous son propre nom cette fois-ci, un *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale* qui ne contient que les quatre chapitres qu'elle a pris en charge, désormais numérotés VII à XI. Xavier Hommaire de Hell rédige, dans la version initiale du voyage, le chapitre XXIII du premier volume, consacré à la ville d'Astrakhan, et les chapitres III à V du deuxième, consacrés aux Kalmouks. Ces chapitres, documentaires, constituent des pauses dans le récit, qu'ils suivent et auquel ils servent de « complément⁴ » selon les termes mêmes de leur auteur.

Les deux époux ne prennent pas la peine de gommer l'hétérogénéité de leur ouvrage et proposent à leurs lecteurs un récit de voyage volontairement hybride. Cette dimension polymorphe et polygraphe est conforme à l'esthétique du récit de voyage, genre « ouvert », « sans loi » ou « fuyant⁵ » qui revêt des formes diverses et accueille traditionnellement des discours d'origines différentes. On pourrait être tenté de voir, dans la juxtaposition des textes de Xavier et Adèle Hommaire de Hell, la coexistence de deux moments distincts dans l'histoire de ce genre protéiforme. Selon cette lecture, les chapitres de Xavier Hommaire de Hell prolongeraient la forme traditionnelle, celle des grands voyageurs du siècle précédent, des scientifiques préoccupés de rendre compte de l'objet de leur enquête ; inversement, les chapitres d'Adèle Hommaire de Hell consacraient « l'entrée en littérature⁶ » du récit de voyage à l'âge romantique, en mettant en valeur la dimension autobiographique de l'écriture, et en déplaçant l'intérêt de l'objet observé vers le sujet observateur. La publication séparée des chapitres d'Adèle Hommaire de Hell après la mort de son époux, en 1860, puis en 1868 (Didier), et à nouveau en 1993 (Arthaud) pourrait être alors considérée comme le signe de la modernité de l'écriture de l'autrice, au regard de celle de son époux, dont les chapitres n'ont, à notre connaissance, jamais été publiés, malgré leur indéniable qualité informative, soulignée unanimement lors de leur première réception. Cette publication séparée des chapitres d'Adèle Hommaire de Hell est également le signe d'un nouvel intérêt pour les voyageuses, qui prennent de plus en plus la parole au cours du XIX^e siècle, intérêt rendu manifeste par la publication d'anthologies de voyageuses dans la deuxième moitié du siècle⁷.

Les contemporains des époux Hommaire de Hell adoptent une lecture qui oppose le féminin et le masculin en soulignant la dimension littéraire de l'écriture d'Adèle et la dimension scientifique de celle de Xavier. L'analyse des chapitres des deux époux permet de mettre en valeur des choix d'écriture qui renvoient à deux conceptions du récit de voyage différentes, qui, sans se réduire à cette lecture réductrice, interrogent le genre même du récit de voyage. L'unité de l'ouvrage oblige néanmoins à mettre en question cette opposition et à l'envisager davantage sous l'angle de la complémentarité, au moment où s'invente le récit de voyage moderne, entre science et littérature.

LA RÉCEPTION DANS LA PRESSE ET L'OPPOSITION FÉMININ / MASCULIN

La réception de l'ouvrage des époux Hommaire de Hell doit beaucoup à Saint-Marc Girardin, qui lui consacre deux longs articles dans le *Journal des débats*, le 5 décembre 1845 et le 6 janvier 1846. Saint-Marc Girardin, après avoir fait l'éloge de l'ouvrage dans son ensemble, en décrit ainsi le principe d'écriture :

⁴ Xavier Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, scientifique et historique*, Paris, Bertrand et Strasbourg, Vve Levrault, tome 2, 1845, p. 53. [désormais *Les Steppes 2*]

⁵ Roland Le Huenen, *Le Récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015, p. 91.

⁶ *Ibid.*

⁷ Notamment Cortambert, Richard, *Les Illustres voyageuses*, Paris, Maillet, 1866, Chevalier, Amélie, *Les voyageuses au XIX^e siècle*, Tours, Alfred Marne et fils, 1888, Dronsart, Marie, *Les grandes voyageuses*, Paris, Hachette, 1894.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

Il y a dans l’ouvrage de M. de Hell deux parties différentes et rédigées aussi par une plume différente. M. de Hell, ingénieur fort distingué, savant économiste, bon géographe, et couronné en 1844, pour l’ouvrage même dont nous parlons, par la Société de Géographie de France, M. de Hell s’est chargé de nous faire connaître tout ce qui a rapport au commerce, à l’industrie, à l’administration, aux routes, à la navigation des fleuves, à la marine, à l’état des populations, à leurs origines. Mme de Hell, qui a courageusement accompagné son mari pendant son long et parfois périlleux voyage, s’est chargée de rédiger tout ce qui a rapport au voyage et aux voyageurs, leurs aventures, leurs plaisirs, leurs contrariétés, leurs émotions diverses, et elle s’est acquittée de sa tâche avec beaucoup de grâce, beaucoup d’esprit, et surtout un esprit très naturel⁸.

La lecture que propose ici Saint-Marc Girardin est conforme aux lieux communs traditionnellement attachés aux récits de voyage écrits par des hommes et par des femmes au XIX^e siècle, comme le rappelle par exemple Sylvain Venayre, soulignant que les autrices sont sommées « de se cantonner à l’expression des sentiments⁹ ». Comme la plupart des voyageuses de son temps, du moins telles qu’elles sont décrites au XIX^e siècle, Mme de Hell n’a pas choisi ce voyage, elle s’y est résolue « pour suivre [son] époux¹⁰ ». À l’homme revient naturellement la partie instructive, et à la femme la restitution des sentiments éprouvés, les anecdotes sur le voyage et, globalement, la sphère privée. La « grâce » qui est concédée à l’autrice est, sous la plume de Saint-Marc Girardin, une qualité éminemment féminine.

Eugène Pelletan signe également deux articles dans *La Presse*, publiés les 18 mai et 1^{er} juin 1846. À la toute fin de l’article, il fait référence explicitement à l’ouvrage qui a servi de point de départ à sa réflexion, en reprenant la même grille de lecture de cette création à quatre mains :

Telles sont les impressions que nous a laissées la lecture des trois volumes de M. Hommaire de Hell. Ce jeune savant, ingénieur, antiquaire, économiste, géologue éminent, a étudié, représenté la Russie méridionale sous toutes ses formes, historique, politique, géographique, industrielle, agricole, et commerciale. Il juge avec la haute impartialité et la modération du penseur, les ressources et les institutions de la Russie. Cet ouvrage, qui a remporté le grand prix de géographie, est l’ouvrage le plus complet qui ait encore été publié sur les Steppes.

La femme du jeune savant, ame de poète, a voulu s’associer aux souffrances et aux émotions de ce long voyage. Comme les exilées de Babylone, elle est allée demander des inspirations au silence des solitudes orientales. Elle a rapporté de ce pèlerinage de délicates pages de poésie virgine, fleurs du désert, écloses loin des regards, sous les larmes des étoiles.

Mais elle ne s’est pas bornée à ces émotions plus intimes, plus discrètes, plus personnelles, concentrées sous la forme du vers. Aux graves récits de son mari, elle a entremêlé des scènes de mœurs, de fines observations, de poétiques pastorales, de charmantes descriptions qui introduisent le lecteur à son insu, sous le ciel des Steppes dans la tente de feutre, à la prière du soir des races kalmoukes, lorsque les pâtres, avec leurs longues trompettes saluent les derniers adieux du soleil couchant¹¹.

Eugène Pelletan fait référence, dans le second paragraphe, au volume de vers qu’Adèle Hommaire de Hell publie sous le titre *Rêveries d’un voyageur : Poésies à Paris*, chez Amyot,

⁸ Saint-Marc Girardin, « Variétés. Compte rendu des Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale, voyage pittoresque, historique et scientifique de Xavier Hommaire de Hell », *Journal des débats politiques et littéraires*, 5 décembre 1845, p. 3.

⁹ Sylvain Venayre, « Au-delà du baobab de Madame Livingstone », *Clio*, n° 28, *Histoire, femmes et sociétés*, 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 07 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cli0/8082> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cli0.8082>

¹⁰ Voir Margot Irvine, , *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Nota bene, 2008.

¹¹ Eugène Pelletan, « Variétés. Les steppes de la mer Caspienne, par M. Xavier Hommaire de Hell », *La Presse*, 18 mai 1846, n° 3668, p. 3.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

en 1846. Il s’agit en effet du premier volume publié par Adèle sous son propre (pré)nom. La référence à cet ouvrage est importante : quand bien même Adèle Hommaire de Hell, comme George Sand dans ses *Lettres d’un voyageur* (1837), fait le choix du masculin pour se désigner, la mention de cette œuvre sous la plume de Pelletan confine d’emblée Adèle Hommaire de Hell dans la sphère de la littérature, dont la poésie est l’emblème, par opposition à son mari géographe, auquel la science est réservée. Eugène Pelletan reconnaît à Adèle Hommaire de Hell un rôle important dans la relation de voyage publié sous le nom de son époux, mais il n’évite pas l’écueil des clichés : l’apport de la jeune femme est nécessairement poétique et charmant, là où son mari est grave et impartial.

Si elles ne sauraient se réduire à cette opposition entre féminin et masculin, les différences dans l’écriture des époux sont réelles, et semblent ressortir à deux conceptions concurrentes du récit de voyage, qui coexistent en ce début du XIX^e siècle. L’une, héritée du siècle des Lumières, apparente le récit de voyage à l’essai : il s’agit de confronter les savoirs accumulés dans les livres antérieurs aux données de l’expérience, telles que le voyage l’a rendue possible, afin d’enrichir la connaissance sur les territoires traversés et les peuples qui les habitent. L’autre, née avec le romantisme, s’apparente davantage à l’autobiographie, et insiste sur le sujet de l’expérience et ce que le voyage modifie en lui. Roland Le Huenen, qui s’est penché sur les récits de voyage de George Sand, Flora Tristan ou Léonie d’Aunet, tend à démontrer que l’écriture féminine du récit de voyage en explore tout particulièrement la dimension autobiographique :

Lettres d’un voyageur, Pérégrinations d’une paria et Voyage d’une femme au Spitzberg sont à lire comme des réponses au problème soulevé par l’autobiographie de la part d’auteurs femmes aux prises avec une situation identitaire dont le caractère plus ou moins traumatisant appelle une résolution par le recours à l’écriture. Ces réponses trouvent dans le récit de voyage un mode d’expression détourné qui, sous le prétexte de parler de l’autre, permet aussi de parler de soi et donne ainsi à la prise de parole une forme de légitimité¹².

Nous tenterons, dans les lignes qui suivent, de comparer les deux écritures pour mettre en évidence le rapport spécifique que les auteurs entretiennent à l’écriture du voyage, indépendamment de leur identité d’homme et de femme.

DEUX CONCEPTIONS DIFFÉRENTES DU RÉCIT DE VOYAGE

L’une des différences qui ne peut manquer de frapper le lecteur concerne les références et les filiations. Un voyage d’études, comme celui qu’entreprennent les époux Hommaire de Hell, se définit par la confrontation entre des connaissances et savoirs acquis avant ou après le voyage et l’expérience vécue sur place. Or il apparaît clairement que la culture des deux voyageurs, telle qu’ils choisissent de la mettre en scène dans leur écrit, n’est pas la même, et que cette culture dessine un horizon d’attente qui détermine en grande partie les choix d’écriture opérés dans leurs chapitres respectifs. Xavier Hommaire de Hell manifeste une connaissance précise des deux grands récits de voyage antérieurs, rédigés par deux scientifiques allemands, qu’il a visiblement lus dans leur traduction française. Il connaît les récits de voyage de Peter

¹² Roland Le Huenen, *op. cit.*, p. 216.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

Simon Pallas¹³ et de Benjamin Bergmann¹⁴. Il reproduit intégralement le « Monument de la transmigration des Tourghouts des bords de la mer Caspienne, dans l’empire de la Chine » publié par Joseph Amiot en 1776¹⁵. Les références, placées en note de bas de page, indiquent fidèlement l’origine des savoirs de l’auteur, qui ne manque pas de préciser ensuite en quoi son expérience personnelle infirme ou confirme les sources écrites. Il conteste notamment la représentation que Bergmann donne de l’organisation sociale des Kalmouks, ou encore les explications par lesquelles il motive la migration des Kalmouks vers la Chine en 1771. Il n’hésite pas non plus à corriger la perception du culte bouddhiste, en discutant par exemple avec ses prédécesseurs la question de la transmigration des âmes :

Pallas se montre porté à croire que les Kalmouks suivent le système d’Épicure ; mais les conversations que j’ai eues avec un grand nombre de princes et de prêtres instruits, m’ont positivement démontré le contraire.

Comme les Indous, les Kalmouks et les Mongols croient à la transmigration des âmes ; mais Bergmann se trompe fort lorsqu’il avance que ces peuples n’admettent pas d’autre immortalité. J’ai consulté à cet égard les croyances populaires elles-mêmes, et je me suis convaincu que les Kalmouks ne considèrent la transmigration que comme une épreuve plus ou moins longue que l’âme de tout homme non reconnu saint doit traverser avant de comparaître devant le juge suprême (*Les Steppes*, 2, p. 124).

On ne trouve rien de tel chez Adèle Hommaire de Hell. La rencontre avec les Kalmouks apparaît d’abord, sous sa plume, comme une promesse, celle de la rencontre avec un Orient très largement imaginaire. À la fin du chapitre consacré au séjour à Astrakhan, elle ajoute des vers, rédigés, dit-elle, à la demande de ses hôtes, le 16 août 1839. On peut notamment y lire ce qui suit, et qu’elle reprendra, sous le titre « Astrakan », dans son recueil de vers publié en 1846 :

Dans le désert j’ai suivi le mirage ;
J’ai vu le steppe et son âpre beauté ;
J’ai parcouru dans leur immensité
Ces champs glacés où le Scythe sauvage
Plantait sa tente... et criait : liberté ! [...]

¹³ Peter Simon Pallas, *Reise durch verschiedene Provinzen des Rußischen Reichs*, Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, 2 tomes, 1771-1773. Traduction française vraisemblablement consultée par Xavier Hommaire de Hell : *Voyages du Professeur Pallas dans plusieurs provinces de l’empire de Russie et dans l’Asie septentrionale*, trad. Gauthier de la Peyronie, Paris, Maradan, 1794. L’auteur cite explicitement Pallas à de nombreuses reprises, sans jamais mentionner le traducteur. Toutefois, certains détails laissent penser que c’est bien Gauthier de la Peyronie qu’il cite. La comparaison des trois passages suivants, et l’erreur sur le nombre (31 pour 61) présente chez Gauthier de la Peyronie et Hommaire de Hell nous incite à ce jour à privilégier cette hypothèse.

“Endlich, da die Sterblichen nur noch hundert Jahre zu leben pfligten, ist der grosse Burchan und Stifter der heutigen lamaischen Sekte Dshadshimmuni herabgekommen und hat den ein und sechzig Nationen des Erdbodens gepredigt.” (Pallas, Peter Simon, *Reise durch verschiedene Provinzen des Rußischen Reichs*, Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, tome 1, 1771, p. 338)

« La vie de l’homme fut enfin fixée à cent ans. Le grand bourkhan, Sakji-Mouni, fondateur de la secte actuelle des lamas, descendit sur la terre pour prêcher la foi à trente-une nations. » (*Voyage de M.P.S. Pallas en différentes provinces de l’Empire de Russie, et dans l’Asie septentrionale*, trad. Gauthier de la Peyronie, Paris, Lagrange, vol. 1, 1788, p. 540.)

« Enfin l’existence humaine était déjà limitée à cent ans lorsque le célèbre Bourkhan Dchakdchamouni, fondateur de la secte actuelle, débarqua sur la terre et prêcha la foi à trente et une nations. » (*Les Steppes* 2, p. 119)

¹⁴ Benjamin Bergmann, *Nomadische Streifereien unter den Kalmüken in den Jahren 1802 und 1803*, Riga, 4 vol., 1804-1805. Traduction partielle vraisemblablement consultée par Xavier Hommaire de Hell : *Voyage de Benjamin Bergmann chez les Kalmuks*, trad. Moris, Châtillon-sur-Seine, Cornillac, 1825. Les citations effectuées par Hommaire de Hell, même placées entre guillemets, sont toujours inexactes, mais suivent globalement assez fidèlement le texte publié par Moris, ce qui donne à penser que Hommaire de Hell en avait une connaissance de première main. Il n’emprunte ses exemples qu’aux parties de l’ouvrage de Bergmann traduites par Moris, sans jamais mentionner les chapitres qui n’ont pas été publiés en français. C’est ce qui nous incite à considérer qu’il n’a pas eu directement accès à l’ouvrage de Bergmann.

¹⁵ Joseph Amiot, « Monument de la transmigration des Tourghouts des bords de la mer Caspienne, dans l’empire de la Chine », *Mémoires concernant l’histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c des Chinois par les Missionnaires de Pekin*, tome 1, Paris, Nyon, 1776, p. 405-418.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

J’ai vu la stanitza du Cosaque guerrier ;
Le sauvage coursier arrêté dans sa fuite
Par le lacet vainqueur du Kalmouk qui l’irrite,
Se tordre vainement sous un frein étranger ;
Dans l’horizon j’ai vu briller comme une étoile
La ville du désert fécond en souvenirs ;
De son brillant passé j’ai soulevé le voile,
J’ai pressenti l’Asie... objet de mes désirs. (*Les Steppes* 1, p. 468)

Les steppes kalmouks constituent, pour Adèle Hommaire de Hell, une antichambre de l’Asie, de cet Orient mythique qui fascine l’Occident au XIX^e siècle. La référence au « Scythe », immédiatement associé au nomadisme d’une part, à la liberté de l’autre, rejoint la construction occidentale de la figure du « sauvage », être frustré, primitif, mais vivant librement dans de petites communautés sans hiérarchie réelle, où prévaut l’égalité entre le chef et son peuple, entre les femmes et les hommes. Le récit de voyage d’Adèle Hommaire de Hell se donne ainsi à lire comme une confrontation de la réalité de son expérience avec ses « désirs » d’Orient. En arrivant sur l’îlot du prince Toumène, la narratrice se croit soudain plongée dans l’univers merveilleux des *Mille et une nuits* :

Cela n’avait aucune analogie avec nos autres souvenirs ; c’était un monde nouveau que la fantaisie pouvait peupler à sa guise ; une de ces îles mystérieuses qu’on rêve à quinze ans, quand on a lu les *Mille et une nuits* ; une chose, enfin, comme on n’en retrouve pas deux fois sur ses pas de voyageur, et dont nous jouissions avec le ravissement qui s’attache à l’imprévu. Mais il fallut bientôt redescendre dans les réalités de la vie, et laisser pour un moment tous les charmants fantômes évoqués par notre imagination ; nous étions arrivés (*Les Steppes* 1, p. 421-422).

La visite au prince Toumène est placée sous le signe de cette oscillation entre merveilleux et réel, et offre, aux yeux de la voyageuse, un saisissant mélange entre Europe et Asie, qui prolonge la représentation symbolique de l’espace dévolu aux Scythes dans l’imaginaire des Grecs, tels qu’on le trouve notamment chez Hérodote, dans le livre IV de ses *Histoires*, ou chez Justin, auteur d’un *Abrégé des Histoires Philippiques* de Trogue Pompée. C’est donc d’emblée sous le signe de l’imaginaire littéraire occidental que se place la voyageuse.

Un second trait qui distingue les propos d’Adèle Hommaire de Hell de ceux de son époux tient au choix d’une approche particularisante chez l’autrice, là où l’auteur a pour ambition de généraliser. Adèle Hommaire de Hell cherche à croquer tel ou tel personnage, à narrer telle anecdote savoureuse et unique, à restituer tel moment spécifique. Elle adopte une démarche « pittoresque » souvent soulignée par la critique et qu’on retrouvera sous la plume du peintre Jean-Pierre Moynet. Adèle Hommaire de Hell décrit ainsi la princesse qui la reçoit dans sa tente :

Sa taille est imposante et fort bien prise, autant que je pus en juger à travers ses nombreux vêtements. Une bouche en cœur, ornée de belles dents, une physionomie pleine de douceur, une peau un peu brune, mais d’une finesse remarquable, feraient d’elle une fort jolie femme même en France, si la coupe de son visage et la disposition de ses traits étaient tant soit peu moins kalmoukes. Néanmoins, malgré l’obliquité de ses yeux et les pommettes saillantes de ses joues, elle trouverait encore plus d’un admirateur partout ailleurs qu’en Kalmoukie. Son regard surtout respire une ineffable bonté, et, comme toutes les femmes de sa race, elle a un air d’humilité caressante, qui ne la rend que plus touchante (*Les Steppes* 1, p. 429-430).

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

L’objectif est bien de décrire la princesse qu’elle a sous les yeux : les références au type kalmouk, sur lequel il y a un évident consensus au XIX^e siècle¹⁶, sont mises au service de la peinture du portrait spécifique de la princesse, dans la volonté manifeste d’aller à l’encontre de la laideur généralement associée à ce type. Xavier Hommaire de Hell adopte au contraire une démarche inductive, qui a vocation, à partir d’exemples concrets, rapportés aux savoirs établis, à déboucher sur des maximes générales. S’il partage avec sa femme la même aversion pour la laideur kalmouke, il tente de présenter un tableau général de leur physique :

les Kalmouks ont tous, les yeux obliques et peu ouverts, les sourcils noirs et peu garnis, le nez fortement écrasé vers le front, les pommettes saillantes, la barbe rare, les moustaches minces et la peau d’un jaune brunâtre. Les lèvres des hommes sont grosses et charnues ; mais les femmes, et surtout celles d’un rang élevé, ont la bouche en cœur d’une beauté peu ordinaire. [...] le portrait que nous venons de faire des Kalmouks n’est certainement pas très-séduisant. Mais ce peuple juge tout autrement que nous de la beauté. On nous a cité une princesse kalmouke, remarquable par sa laideur aux yeux des Européens, qui n’en passait pas moins pour une merveille, à tel point, qu’après avoir eu une foule de prétendants, elle a été finalement enlevée de force par un de ses adorateurs (*Les Steppes* 2, p. 100-101).

On voit se dessiner la complémentarité entre les deux écritures. Le passage de Xavier Hommaire de Hell vient expliciter ce qu’il faut entendre lorsqu’Adèle Hommaire de Hell parle de « traits kalmouks ». De même, l’exemple de la femme qui paraît laide aux yeux des Européens mais belle aux yeux de son propre peuple sert à l’auteur à formuler une maxime générale sur la relativité du concept de beauté dans les cultures. La « bouche en cœur » de la princesse, dans le texte d’Adèle Hommaire de Hell, devient un trait propre à toutes les femmes kalmoukes chez son époux.

La représentation de l’espace fait également l’objet d’une profonde différence entre les deux époux. Pour Xavier Hommaire de Hell, géographe, l’espace est une donnée à mesurer et à cartographier, comme en témoigne la carte qu’il fait graver à son retour. Hommaire de Hell propose ainsi une description précise des territoires occupés par chaque *oulouss*. L’estimation de Xavier Hommaire de Hell s’élève à 10 297 587 hectares. Après avoir explicité le détail qui lui permet d’aboutir à ce résultat, l’auteur explique néanmoins que « ces chiffres, qui ne sauraient être mathématiquement exacts, sont le résultat de [ses] propres observations, et des assertions des Kalmouks, comparées à quelques travaux d’arpentage exécutés par ordre du comité d’administration » (*Les Steppes* 2, p. 90). La volonté de cartographier les territoires nomades, et donc d’assigner des limites géographiques à des peuples en constant mouvement, relève d’une gageure scientifique, qui engage également un certain rapport de pouvoir, comme le rappelle Denis Retaillé¹⁷ à propos de la cartographie du Sahara. Cartographier, c’est dessiner un espace de représentation, qui tend toujours à sédentariser, en assignant des frontières à la mobilité des nomades. La proposition de Xavier Hommaire de Hell est à cet égard ambiguë. En dessinant de larges surfaces, séparées par des lignes de pointillés, il tente de rendre compte de la réalité des déplacements, comme l’indiquent les mentions de « campements d’été » et « campements d’hiver », mais cherche néanmoins à fixer des bornes aux déplacements des peuples, selon un rapport à la propriété du territoire qui échappe en partie à celle que le peuple kalmouk pouvait avoir. L’espace, pour le géographe, est également une ressource économique

¹⁶ Une étude de la presse contemporaine permet de relever des occurrences comme celles-ci : « ses yeux à fleur de tête, son nez épaté, ses pommettes saillantes, ses cheveux crépus, sa bouche en fer-à-cheval rappellent tous les caractères du type kalmouck » (*Le Constitutionnel*, 21 novembre 1845, p. 3) ou « cet œil petit, obliquement relevé, ces pommettes de Kalmouck » (*Le Figaro*, 16 mars 1867, p. 3) ou encore « Il a la figure d’un Kalmouck, le front fuyant, les pommettes saillantes, le menton pointu et avancé » (*Le Droit*, 30 juillet 1868, p. 2).

¹⁷ Retaillé, Denis, « Cartographie, quadrillage et ordre sédentaire », *L’Information géographique*, Paris, Armand Colin, vol. 77 (4), p. 88-108.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

à exploiter. L’auteur note la volonté du prince Toumène, imitée par le prince Toundoutov, d’implanter l’agriculture sur la rive gauche de la Volga, et sa tentative pour produire du Champagne. L’auteur se montre sceptique à l’égard de telles initiatives, non à cause d’un prétendu primitivisme des Kalmouks, mais d’une adéquation entre le milieu qu’ils habitent et leur mode de vie nomade. Xavier Hommaire de Hell établit ici un rapport rationnel, marqué par le déterminisme, entre les contraintes du milieu et le modèle économique adopté par le peuple qui l’habite. Cette analyse, qui l’invite à conclure que le nomadisme et l’élevage sont les meilleures options qui s’offrent aux Kalmouks pour participer au développement économique de la Russie, amène Hommaire de Hell à désapprouver les tentatives de l’État russe pour sédentariser ces populations et à condamner « son système d’unité et d’uniformité » (*Les Steppes 2*, p. 99).

Adèle Hommaire de Hell aborde les steppes davantage comme paysage que comme milieu naturel à habiter et à exploiter. Richard Cortambert décrit Adèle Hommaire de Hell, dans ses *Illustres voyageuses* (1866) comme une « *paysagiste* de la bonne école¹⁸ ». En effet, de longs passages sont consacrés à ces paysages, qui suscitent des sentiments contradictoires de répulsion et de fascination. L’image qu’on trouve le plus souvent sous la plume de l’auteur, pour décrire ce paysage à la fois monotone et changeant, est celle de la mer, image qu’on trouve également sous les plumes de Potocki ou de Bergmann. Les steppes, traversés au rythme lent de la marche, deviennent le motif principal du récit, et l’objet d’une méditation d’Adèle Hommaire de Hell qui, accompagnant l’expédition sans y jouer aucun rôle scientifique, est livrée à la seule contemplation de ces espaces. L’errance nomade devient progressivement, pour la narratrice, l’expérience d’un bonheur possible et précieux. Elle est traitée avec un lyrisme qui s’amplifie au fil des pages :

La pluie avait durci le sable pour rendre notre marche très-facile, et en même temps elle avait répandu sur le steppe quelque chose de doux et de voilé qui lui donnait un charme tout particulier. C’était déjà l’automne ; c’étaient ses fraîches matinées et ses nuances mélancoliques ; et, habitués à la réverbération dévorante du soleil, nous croyions voir s’ouvrir devant nous le paradis terrestre (*Les Steppes 2*, p. 47).

Progressivement, l’étrangeté perçue devant la nudité désertique des steppes fait ainsi place à un véritable attachement. Si le steppe est si important aux yeux de la narratrice, c’est qu’il symbolise la liberté primitive et inaliénable des Kalmouks. Le « paradis terrestre » est bien cet antique Éden, cet état de nature qui précède, chez tant de penseurs des Lumières, la dépravation inévitable de la civilisation.

Pour Adèle Hommaire de Hell, l’expérience nomade s’apparente à un voyage initiatique : le sujet de l’expérience tend alors progressivement à primer sur l’objet découvert. L’écriture glisse vers le genre autobiographique : le récit abandonne peu à peu la description du peuple kalmouk pour se centrer sur la voyageuse. Au moment de dire adieu à son escorte kalmouke, elle évoque avec nostalgie, dans le chapitre VI de la deuxième partie, la « vie bohémienne » qu’elle vient de quitter, convoquant un *topos* dont Sarga Moussa¹⁹ a montré toute l’ambiguïté sous la plume d’Adèle Hommaire de Hell. Ce chapitre revêt une importance particulière : c’est en effet celui-ci qui est retenu pour une prépublication signée « Adèle Hommaire de Hell », dans le feuilleton du *Commerce* du 11 juillet 1843, qui annonce la parution prochaine de l’ouvrage. Nous donnons ici les trois versions successives d’un passage révélateur du projet de l’auteur et de son rapport à l’altérité :

¹⁸ Richard Cortambert, *Les Illustres voyageuses*, Paris, Maillet, 1866, p. 188.

¹⁹ Voir Sarga Moussa, « Aux frontières de l’humanité. La représentation des Tsiganes dans l’œuvre d’Adèle Hommaire de Hell », in Sidonia Bauer; Kirsten von Hagen (dir.), *Aux frontières : Roma als Grenzgängerfiguren der Moderne*, AVM Edition, 2020, p.129-146. Consulté sur HAL.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

[version de 1843] Mais en vérité, c’est une singulière chose, quand j’y songe maintenant, que de coucher dans une tente de cinq pieds de longueur, au milieu de peuples nomades, d’entendre les chameaux brouter l’herbe à quelques pas de soi, de sentir les chiens fourrer leur museau sous le feutre qui vous sépare d’eux ; d’être entouré de tous côtés par une tribu à demi-sauvage, à qui vous n’avez à opposer, en cas d’attaque, que quelques mauvais sabres et fusils et une demi-douzaine d’hommes dont le courage est assez douteux. Il se passe alors d’étranges choses dans le cerveau ! on en vient à douter de sa propre identité, à se demander si l’on n’est pas Kalmouk aussi ; si les souvenirs d’une autre existence ne doivent pas être relégués dans le domaine des songes²⁰.

[version de 1845] Étrange contradiction du cœur humain ! je me surprénais de nouveau à regretter nos habitudes kalmoukes, que le séjour de Vladimirofka m’avait si vite fait oublier ; et pourtant, c’est une singulière chose, en vérité, maintenant que j’y songe, que de coucher dans une tente de cinq pieds de longueur, au milieu d’une plaine aride ; d’entendre les chameaux brouter l’herbe à quelques pas de l’endroit où repose votre tête ; de sentir les chiens fourrer leur museau sous le feutre qui vous sépare d’eux ; d’être entouré de tous côtés par une tribu à demi sauvage, à qui vous n’auriez à opposer, en cas d’attaque que quelques mauvaises armes et une douzaine d’hommes dont le courage est assez douteux. Il se passe alors d’étrangers phénomènes dans le cerveau ! on en vient à douter de sa propre identité, à se demander si l’on n’est pas Kalmouk, si les souvenirs d’une autre existence ne doivent pas être relégués dans le domaine des songes ? (*Les Steppes 2*, p. 166)

[version de 1860] Étrange contradiction du cœur humain ! Je me surprénais à regretter cette vie kalmouke, au moment même où le séjour de Vladimirofka semblait me l’avoir fait oublier !... La civilisation a certes bien des charmes ; mais ce n’en est pas moins une chose des plus piquantes, que de coucher dans une tente de cinq pieds de longueur, au milieu d’une plaine aride ; d’entendre les chameaux brouter l’herbe à quelques pas de l’endroit où repose votre tête ; de sentir les chiens fourrer leur museau sous le feutre qui vous sépare d’eux ; d’être entouré de tous côtés par des tribus à demi sauvages, auxquelles vous n’auriez à opposer, en cas d’attaque, que quelques mauvaises armes et une douzaine d’hommes dont le courage est négatif. Alors il se passe d’étranges phénomènes dans le cerveau ! On en vient à en douter de sa propre identité, à se croire presque Kalmouk, et à considérer les souvenirs d’une autre existence comme appartenant au domaine des songes²¹ !

Le soin apporté à la réécriture de ce passage suffit à attester l’importance qu’il revêt aux yeux de l’auteur. La voyageuse invite son lecteur à occuper sa place, au centre de la tente, et à entendre ou à sentir les bruits autour de soi, qui se signalent par leur étrangeté. Le steppe n’est plus le « milieu » du géographe, lieu objectivé de l’étude, dont les caractéristiques permettent d’expliquer ceux qui l’habitent. Il est désormais un espace dont la voyageuse constitue précisément le « milieu ». La « plaine aride » de l’édition de 1845 remplace les « peuples nomades » de la prépublication de 1843 avec lesquels elle se fonde. Les autres sont perçus comme une menace physique, sans cesse amplifiée au gré des réécritures. La « demi-douzaine d’hommes » de 1843 devient « douzaine » en 1845. « Une tribu à demi sauvage », en 1845 devient « des tribus à demi sauvages » en 1860. On voit ici poindre la tentation de la fiction, qui accentue la dimension littéraire du récit de voyage. La possibilité d’aliéner son identité est perçue comme un danger qui pèse sur l’intégrité de la voyageuse. Le passage, commenté par Bénédicte Monicat²², fait l’objet de variations remarquables. En 1843, l’auteur écrit « si l’on n’est pas Kalmouk aussi ». Formé à partir d’*aliud* [autre] et de *sic* [ainsi, tel que], l’adverbe « aussi » exprime l’idée générale selon laquelle deux entités différentes présentent une identité. Son emploi peut s’entendre de deux manières différentes : soit il s’agit de souligner l’identité de la voyageuse avec les Kalmouks qui l’entourent, soit il s’agit de suggérer la coexistence de

²⁰ Adèle Hommaire de Hell, « Vladimirofka, sur la Kouma », *Le Commerce*, 11 juillet 1843, année 25, n° 192, p. 2.

²¹ Adèle Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale*, éd. cit., p. 229-230.

²² Voir Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l’écriture au féminin*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996, p. 126-127.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

deux identités simultanées chez la voyageuse. La formulation de 1845, avec omission de l’adverbe, dessine la menace d’une identification complète. En 1860, l’auteur modalise à nouveau la proposition, en ajoutant cette fois l’adverbe « presque ». Il ne s’agit plus de mettre en valeur une biculturalité vécue dans la simultanéité, mais d’insister sur une dynamique, un mouvement qui tend vers une aliénation à la fois désirée et redoutée. La narratrice semble ici prête à aller au bout de la dialectique entre le même et l’autre, à interroger son identité pour se fondre en autrui, à devenir kalmouke. Mais cette expérience, vécue sur le mode d’une interrogation indirecte, puis de l’illusion exprimée à travers le verbe pronominal « se croire » est décrite comme une perte : la confrontation avec autrui risque d’entraîner la voyageuse dans les voies dangereuses où la vie se confond avec le songe.

L’idée d’un partage, qui confine à l’identification, n’est pas toujours vécue sur le mode de la menace. À l’angoisse nocturne correspond l’exaltation diurne de l’expérience singulière que permet la confrontation avec l’altérité :

Dans l’espace d’un mois, nous parcourûmes tous les steppes de la mer Caspienne, qui séparent Astrakan du Caucase, campant, comme les Kalmouks, sous une tente de feutre, transportant, comme eux, nos provisions à dos de chameaux, vivant enfin de cette vie nomade qui est pour eux le bien suprême, et qui vaut peut-être au fond tous les avantages de notre civilisation²³.

Cependant, l’impression que me laissa cette première journée ne me fit pas envisager avec trop d’effroi la perspective de passer plusieurs semaines à errer, en vraie Kalmouke, à travers la steppe (*Les Steppes 2*, p. 21).

À force de nous étonner de tout, notre étonnement finit par s’épuiser, et nous nous crûmes définitivement naturalisés Kalmouks (*Les Steppes 2*, p. 23).

Il s’agit bien, pour la voyageuse, de vivre, comme une Kalmouke, en vraie Kalmouke, au point d’être naturalisée Kalmouke. L’identification ne s’opère néanmoins jamais jusqu’au bout. Une ligne continue à séparer « eux » et « nous ». Le présent de vérité générale, dans la phrase introductive qui ouvre le récit prépublié, et qui ne sera pas reprise en 1845, résonne dans la sentence initiale : la vie nomade, dit-elle, « est pour eux le bien suprême ». La relative suivante, doublement modalisée, insiste sur la relativité du propos et maintient le doute sur la validité de la proposition. Cette vie nomade « vaut peut-être au fond tous les avantages de notre civilisation ». L’expérience nécessite qu’une distance reste maintenue : c’est la comparaison qu’elle permet, non l’identification, qui en fait le prix.

Une telle expérience, plusieurs fois formulée dans le récit, rejoue l’ancienne dialectique du même et de l’autre, au cœur des projets d’un grand nombre de grands voyageurs, et pas nécessairement de grandes voyageuses. Moris, le traducteur de Bergmann, commentait ainsi le projet du voyageur allemand en 1825 :

L’on remarque presque partout dans les lettres de Benjamin Bergmann un louable désir de dégager son esprit de toute espèce de prévention ; il veut nous faire connaître ce peuple qu’il a visité, tel qu’il est ; il cherche à s’oublier lui-même et à se mettre à la place d’un kalmuk, pour voir, agir et sentir comme lui, afin de mieux nous dire ce qu’il a éprouvé²⁴.

²³ Adèle Hommaire de Hell, « Vladimir-Ofka, sur la Kouma », art. cit., p. 1.

²⁴ M. Moris, « Préface du traducteur », *Voyage de Benjamin Bergmann chez les Kalmuks*, Châtillon-sur-Seine, Cornillac, 1825, p. vi.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

Bergmann est un homme, un scientifique, dont l’ambition apparaît clairement pour son traducteur de se mettre à la place d’un Kalmouk, comme tente de le faire Adèle Hommaire de Hell en 1839 : la confrontation subjective à l’altérité, le travail sur l’identité du *moi* et ses représentations ne sauraient ainsi être cantonnés à la sphère littéraire, encore moins féminine.

LITTÉRATURE ET SCIENCE : QUESTIONNEMENT DES FRONTIÈRES

On aurait tort de vouloir opposer, d’un côté, le discours objectivant de la science, de l’autre, le discours littéraire, centré sur la subjectivité de celui qui s’exprime. L’exemple de Bergmann nous invite en effet à rappeler que le discours ethnographique ne peut exister sans mise en tension des deux pôles que sont l’objet observé et le sujet observant. Le voyageur allemand se montre ainsi à la recherche de la juste distance qui permet, entre étrangeté radicale et familiarité fusionnelle, d’étudier avec justesse un objet ethnographique. Pour cela, comme plus tard les anthropologues français du XX^e siècle, il fait le choix du terrain, qui permet le recueil de données concrètes, en évitant autant que faire se peut le préjugé ethnocentrique. Son originalité, qui séduit tout particulièrement son traducteur Moris, est de ne pas prétendre s’effacer tout entier derrière les données de terrain qu’il restitue dans son essai, mais de les accompagner de remarques sur les conditions mêmes qui ont permis leur constitution. Bergmann fait en effet le choix d’accompagner le vaste essai qu’il livre au public, et qui offre une somme imposante sur la culture kalmouke, d’un corpus de lettres adressées à un ami. Ces lettres ont certes des prétentions informatives, chacune étant consacrée à une fête, un événement, un point de culture, mais elles ont surtout pour fonction de situer la place de l’ethnographe, d’interroger les conditions de l’expérience, de permettre au lecteur de savoir quelle est l’origine du regard qui lui permet d’accéder à ce qu’il lit, quelle méthode l’auteur a mise en œuvre, quelles difficultés il a rencontrées, à quels doutes il a été confronté.

Le récit à deux voix des époux Hommaire de Hell semble obéir à la même logique²⁵. Adèle Hommaire de Hell rédige l’équivalent des lettres de Bergmann, qui permettent de situer précisément les conditions de l’expérience, de réfléchir à l’identité mouvante du sujet observant, tandis que Xavier Hommaire de Hell en rédige les résultats. Les deux parties du récit de voyage sont, de ce point de vue, indissociables, et ne prennent sens que l’une par rapport à l’autre. La complémentarité des deux formes textuelles justifie la juxtaposition et l’entrelacement des voix. Localement, les deux formes se contaminent l’une l’autre : l’autrice prend en charge des contenus informatifs, tandis que l’auteur adopte le type narratif pour raconter les événements du voyage, principalement pour les segments auxquels son épouse n’a pu prendre part. Ainsi en est-il du récit de l’exploration complémentaire qu’il entreprend en 1841. On se souvient en effet que, lors du passage des époux en 1839, les sources du Manytch étant à sec, la caravane dut renoncer à pousser l’exploration jusqu’au Don. Deux ans plus tard, Xavier Hommaire de Hell entreprend le voyage en sens inverse, pour terminer les relevés dont il a besoin pour établir son nivellement. Or ce voyage est aussi l’occasion d’une relation de type ethnographique, introduite en ces termes :

Afin de donner quelque idée des mœurs de ce peuple [les Kalmouks cosaques], je transcris ici quelques fragments de la relation du voyage d’exploration que je fis le long du Manitsch pour déterminer la différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne.

²⁵ La comparaison que nous menons repose ici sur la forme de l’écriture, non sur l’expérience même : si Bergmann fait le choix d’une immersion authentique, vivant pendant plus d’un an dans la horde, avec la horde, et la suivant dans ses déplacements, l’expérience « nomade » des époux Hommaire de Hell n’est pas une véritable immersion : les Kalmouks qui les accompagnent constituent leur escorte. C’est Xavier Hommaire de Hell qui fixe l’itinéraire et se trouve donc à l’origine du mouvement qu’il impose au groupe, avec lequel il entretient une relation de maître à serviteurs.

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

Ce fut vers la fin de mai 1841 que je partis de Novo-Tscherkask pour aller explorer le Manitsch, chétif ruisseau encore peu connu, mais qui n'en a pas moins eu pendant longtemps l'honneur de servir de limite entre l'Europe et l'Asie. J'étais accompagné d'un de mes amis, le baron Kloch, Allemand de naissance, homme charmant, nouvellement débarqué en Russie, et dont la conversation pleine d'esprit me fut d'une immense ressource (*Les Steppes 1*, p. 379-380).

S'ensuit alors un récit, qui emprunte ses caractéristiques stylistiques aux passages ordinairement rédigés par Adèle Hommaire de Hell. L'auteur évoque ici la tenue d'un journal d'exploration dont il « transcri[t] » des fragments, journal vraisemblablement mis à la disposition d'Adèle Hommaire de Hell lors de la préparation des volumes publiés. La prise en charge de ce passage narratif, que son épouse n'a pu rédiger faute de faire partie du voyage, montre l'importance que l'auteur attachait à cette forme spécifique de relation, qu'il ne juge en rien secondaire, puisque c'est bien à ce récit qu'est dévolue la mission de donner une idée des mœurs des Kalmouks cosaques. Il y a donc bien une communauté de vue et d'écriture entre les deux époux, quand bien même ils se répartissent les rôles. Xavier Hommaire de Hell, dans certains passages, semble faire écho aux propos de sa femme. Dès le début de son exposé sur les Kalmouks, il écrit :

[...] pour se former une idée exacte des habitants de ces déserts, pour se rendre compte de leur caractère, de leur existence et de leurs mœurs, il est nécessaire d'aller avec eux nomadiser le long de la Kouma et du Manitch, de coucher, comme nous l'avons fait, sous la kibitka de feutre, et de vivre du produit de sa chasse. C'est seulement après avoir vécu pendant plusieurs semaines de cette vie aventureuse, que nous avons pu comprendre l'attachement du Kalmouk pour les steppes, et l'indicible charme de son existence indépendante, au milieu d'une nature sans bornes (*Les Steppes 2*, p. 55).

Xavier Hommaire de Hell ne fait pas le récit de cette expérience, dont il laisse le soin à sa femme, mais il indique néanmoins, par l'emploi du pronom « nous », que l'immersion, quand bien même elle reste plus fantasmée que réelle, est nécessaire à la relation de voyage et qu'il l'assume pleinement. Le long développement qu'il consacre aux Kalmouks durant trois chapitres s'achève ainsi :

Au reste, la question de la civilisation kalmouke est difficile à résoudre ; au milieu des contrées arides qui forment le partage de ces tribus nomades, c'est attaquer tous les éléments de leur bonheur que de vouloir les soumettre aux mêmes conditions d'existence que nous nous sommes imposées. J'ai vécu assez longtemps parmi elles, je me suis en quelque sorte identifié avec leur genre de vie, et lorsque, de retour dans nos villes civilisées, je me suis trouvé en présence des luttes, des passions, des vices et des maux qui tourmentent la plupart des nations de l'Europe, je n'ai pu que faire des vœux pour que les Kalmouks conservent leurs mœurs et leurs habitudes, et restent le plus longtemps possible à l'abri de cette civilisation ambitieuse, qui ronge les différentes classes de nos populations (*Les Steppes 2*, p. 147).

Les chapitres de Xavier Hommaire de Hell s'inscrivent ainsi dans une véritable continuité avec ceux rédigés par son épouse. Quand bien même ils restent dans une posture eurocentrée clairement définie, qui intègre un certain nombre de stéréotypes discursifs sur le physique, les mœurs ou le mode de vie kalmouk, ils expriment tous deux une forme de relativisme culturel qui accepte l'altérité, sans vouloir nécessairement la ramener au même. L'expérience de vie des Hommaire de Hell est une expérience partagée, et rien ne permet d'assurer que leur savoir ne l'était pas. On trouve, de page en page, des signes implicites de connivence et de communauté de vue qui font bien de leur récit, non la juxtaposition de deux œuvres distinctes, mais une forme spécifique et singulière du récit de voyage, dans lequel l'indéniable talent littéraire d'Adèle Hommaire de Hell est mis au service de l'entreprise scientifique que les deux époux

Virginie TELLIER, « “Errer, en vraie kalmouke, à travers la steppe”. Le récit de voyage des Hommaire de Hell en Russie méridionale (1843-1845) », *Le Voyage entre science, art et littérature, La Revue des lettres modernes*, 2022, n° 10, p. 29-48.

ont en commun : si l’entreprise de nivellement est bien le seul fait de Xavier Hommaire de Hell, l’essai de géographie humaine auquel il se livre leur est commun.

Au terme de ce parcours, il paraît donc oiseux d’opposer de manière trop rapide, nécessairement caricaturale, le scientifique et la littéraire, l’érudit et la sensible, l’objectif et la subjective. C’est bien une expérience commune qui se donne à lire, et on retrouve chez l’un et l’autre le goût du prince Toumène pour le vin de Champagne, la beauté si laide de telle princesse kalmouke, les semaines d’errance nomade dans le désert. Comme son épouse, Xavier Hommaire de Hell s’est presque « identifié » aux Kalmouks, il a fait sien une partie de ce qui fait l’autre. S’il y a une différence nette entre les chapitres rédigés par l’un et par l’autre, elle ne tient pas à l’identité féminine et masculine des deux auteurs, mais aux spécificités de la relation de voyage, telle qu’elle commence à s’élaborer, et qui impose que les conditions de l’expérimentation soient précisément et distinctement relatées, au côté des résultats de celle-ci. Xavier Hommaire de Hell se situe dans la lignée de Pallas, ordonnant les résultats de son voyage d’études en fonction d’un projet encyclopédique, tandis qu’Adèle Hommaire de Hell prolonge l’œuvre de Potocki, qui avait adopté la forme du journal. Leur récit, dans son ensemble, est fidèle au travail de Bergmann, associant lettres et essai comme les deux versants d’une même expérience. L’originalité du récit des Hommaire de Hell, dans la publication de 1843-1845, est ainsi d’assumer le choix d’une écriture duelle, de juxtaposer des formes qui se répondent et se nourrissent, sans chercher à les fondre dans un genre homogène, de faire dialoguer également deux regards et deux plumes, deux individus confrontés à l’altérité.

Virginie TELLIER
Laboratoire EMA (EA 4507)